

♦ Jules CLASKIN, poète homme de son temps ^♦

Jules Claskin est généralement présenté comme un poète de la modernité. Comme l'un des grands représentants des lettres wallonnes. Comme un homme sensible, inspiré, dépeignant en quelques touches impressionnistes une atmosphère ou un paysage, parfois enveloppés dans les brumes de la rêverie, de la mélancolie. Né à Grivegnée en octobre 1886 et mort à Liège en octobre 1926 – soit à 40 ans à peine, Jules Claskin semble incarner parfaitement la figure du poète maudit et méconnu de ses contemporains.

Et c'est vrai qu'il fut le premier à oser l'emploi du vers libre en wallon, ce qui dut à l'époque sembler scandaleux. Ainsi, en exergue d'un hommage à Henri Simon, il cite Boileau : « Malheureux mille fois celui dont la manie veut aux règles de l'Art asservir son génie² ! ». C'est donc vrai que Claskin constitue un jalon dans l'histoire des lettres wallonnes, ainsi que le signale Jean Lechanteur :

C'est surtout le Liégeois Jules CLASKIN (Grivegnée 1886 – Liège 1926) qui nous apparaît aujourd'hui comme un précurseur de premier plan. S'il fut un excellent chansonnier, les poèmes parus de son vivant ne l'auraient pas distingué³, mais la révélation après sa mort de ses œuvres inédites [...] découvrait un tout autre Claskin, inconnu, méconnu peut-être de lui-même, dont le rôle désormais serait capital. Art impressionniste, allusif, habile à noter, d'une touche légère, les ébranlements intérieurs, à suggérer les concavités mystérieuses qu'un paysage établit avec une âme, à trouver des images neuves et justes [...], à jouer du vers libre pour suivre plus étroitement les sinuosités de la pensée⁴.

À cette première facette, il convient cependant d'opposer une autre : celle que décrivent les gens qui l'ont connu. Tentons donc de retracer le portrait de celui qui deviendra ce grand poète.

Adolescent, Jules suit d'abord une formation de sculpteur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège. Il exercera cet art longtemps, fier de son métier et des particularités de l'artisanat liégeois. Parallèlement, il s'intéresse en autodidacte à la littérature dialectale. Très vite, il écrit d'ailleurs des textes à chanter, comiques ou satiriques ; dès 1909, son nom apparaît parmi les auteurs animant un cabaret wal-

¹ Texte d'un exposé fait lors du « Colloque Claskin », organisé le 13 novembre 2008.

² *Côps d'sây'*, Visé, 1922, p. 9.

³ Nous soulignons.

⁴ J. LECHANTEUR, *La poésie wallonne au xx^e siècle*, in *La Wallonie. Le pays et les hommes* 3, La Renaissance du Livre, 1979, p. 194.

lon situé rue Royale. Sous le pseudonyme de *Tchantchès*, il publie aussi de courts textes dans le journal *L'Express*, dans une chronique légère, intitulée *Di traze à quatwaze* ('de tout et de rien'), racontant une mésaventure ou évoquant une anecdote plaisante, comme lorsqu'il fut très honoré d'être choisi pour être membre d'un jury, fût-il celui des... *Corsages fleuris* !

1914 marque évidemment le début de la guerre. Notre homme se porte volontaire et est envoyé au front. Là, son talent de chansonnier trouvera un bon accueil ; il participera à rendre supportable la vie dans les tranchées par des *pasquèyes* et des poésies. De cet épisode au front, il reviendra fortement handicapé, touché aux poumons par les gaz allemands. Il recevra, quelques semaines avant sa mort, le grade de Chevalier de l'Ordre de Léopold II.

De ces trois éléments – son attachement à l'art liégeois, son goût pour les lettres wallonnes et son engagement militaire – se dégagent un patriotisme et une fierté de son identité wallonne. Ces sentiments apparaissent par exemple dans la chanson intitulée *Sav' bin çou qu' c'est qu'on Walon ?*, et particulièrement dans ce dernier couplet⁵ :

*Savéz-v' bin çou qu' c'est qu'on Walon ?
C'est dist-on 'ne tièsse di hoye ;
Ca, ç' n'est måy' li brut dè canon
Qui lî d'na l' tchår di poye.
L'Yser vis dirè tot à long,
La faridondaine, la faridondon,
Come les Walons savèt mori,
Biribi,
A la façon de Barbari,
mes amis.*

Après la guerre, Claskin reprend son activité de chansonnier et lance, avec d'autres, le *Câbarèt dèl Haute Såv'nîre*, au premier étage du café des *Deux Fontaines*, au pied de la rue Haute Sauvenière. Il y chante ses textes, amusants ou satiriques : chansons légères, couplets d'actualité, revues de fin d'année, etc. Pour eux, il compose ses propres musiques. C'est dans ce cadre qu'il compose des chansons telles que *Lès Neûrèrs Gades*, témoignage ému d'un souvenir d'enfance (le passage des troupeaux de chèvres dans le village et du berger à qui l'on pouvait acheter une tasse de lait frais) ou *Li Djoûrnêye d'on député*, chanson satirique retracant l'éreintant parcours d'un député jusqu'à Bruxelles, puis la séance à la Chambre, où la difficulté majeure est de trouver sur les bancs une position indolore pour se reposer...

⁵ *Côps d' sây'*, Visé, 1922, p. 27. Nous respectons l'orthographe de l'édition.

Quant à ses prestations sur scène, elles sont décrites avec émotion par les gens qui l'ont connu. Dans un article paru dans *La Meuse* du 3 décembre 1956, Dieudonné Boverie raconte :

Nous revoyons Jules Claskin sur le «scanfâr»⁶ du cabaret wallon, son visage anguleux, casqué de cheveux noir jais, la mandoline sous le bras, créant des chansons quelque peu bousculées par le gros comique d'à-côté.

Quant à Oscar Pecqueur⁷, il évoque «une imagination ardente, un humour primesautier qui allait de l'esprit simplement ‘bal’teur’ à l'ironie la plus mordante, un sentiment musical intense qui lui faisait trouver sur sa mandoline des airs singulièrement adéquats au sens de ses couplets [...]. Ces qualités lui avaient fait une personnalité très nette et très marquée parmi ses confrères du Cabaret Wallon ».

Cette période est sans doute celle qui représente le mieux notre personnage : un bon camarade, qui amuse, dénonce, avec une certaine gouaille. Le *Cabarèt* tourne à plein régime, de nombreuses personnalités liégeoises s'y retrouvent: des politiciens, mais aussi d'autres chansonniers comme Joseph Duysenx. Deux jours par semaine, on rit, on chante en bonne compagnie.

Pour mieux rendre la complexité du personnage, il conviendrait encore de préciser qu'il fut, durant les quelques dernières années de sa vie, bibliothécaire aux Chiroux, et qu'il laisse inachevés un traité de versification wallonne et un dictionnaire des rimes.

Dès lors, comment faire le trait d'union entre ces deux personnages, le chansonnier gouailleur du cabaret et le poète délicat des anthologies ? En citant la formule d'Oscar Pecqueur: Claskin est peut-être *un humoriste sentimental*, c'est-à-dire un «sentimental que l'acuité même de ses impressions a conduit tout droit à la satire⁸ » C'est sans doute ce qui l'amènera à écrire :

Â ! qui n'èstans-n' bin come lès marionètes !
Qui n' nos-a-t-on fait foû d'on bokèt d' bwès !⁹

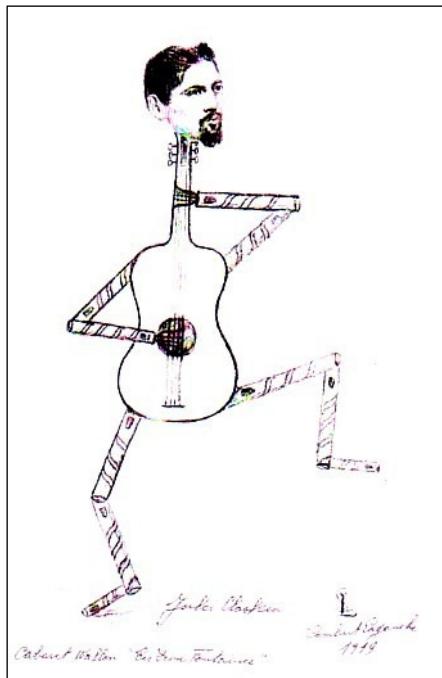
Son souhait sera exaucé par Lambert Lagache, dans un dessin daté de 1919, où l'homme et sa mandoline ne font plus qu'un.

⁶ Aujourd'hui *scanfâr*, litt. ‘estrade’.

⁷ Oscar PECQUEUR, *Jules Claskin, poète wallon*, in « La Vie Wallonne » 7, 1926-27, p. 75.

⁸ Oscar PECQUEUR, *Avant-propos*, in *Côps d' sây'*, Visé, 1922, p. 5. L'auteur poursuit : « Alceste ne se fâchait-il pas d'autant plus fort qu'il aimait plus l'humanité ? »

⁹ Jules CLASKIN, *Lès marionètes*, in *Airs di flûte*, Liège, SLLW, 1956, p. 118.



Dessin issu des collections de la
Bibliothèque des dialectes de Wallonie

Telle notre médaille, l'homme possédait donc plusieurs aspects. Et si la postérité en a conservé l'un plus que l'autre, c'est l'autre qui émergeait de son vivant. Pourquoi ? Principalement parce que les poèmes fins, tristes ou plus personnels étaient inédits. Le seul recueil publié de son vivant, *Côps d' sây'* (Visé, 1922), littéralement 'coups d'essai', contient essentiellement des chansons.

Par modestie peut-être, par pudeur sûrement, sans doute aussi par peur de se montrer fragile, notre homme n'a jamais osé publier ce qui est aujourd'hui considéré comme la partie la plus originale de son travail, et qui a été éditée par Maurice Piron 30 ans après la mort du poète. Et c'est plutôt entre les lignes de ces textes posthumes qu'apparaît le poète sensible, inspiré, mélancolique... et moderne.

Esther BAIWIR

